

***Tout ce qu'Emmanuel Faye ne dit pas
et que nous préfèrerions peut-être ne pas savoir...¹***

*À propos des deux articles du Point du 29 juin et du 6 juillet 2006 (N°1763
et 1764)*



Gérard Granel et Martin Heidegger au Séminaire du Thor, 1968

Nicole Raymondis

¹ Ce titre renvoie, en forme d'hommage, à l'article de Gérard Granel, publié dans la revue *Le Débat* de janvier /février 1988 : *La guerre de Sécession ou Tout ce que Farias ne vous a pas dit et que vous auriez préféré ne pas savoir* (repris in *Ecrits Logiques et Politiques*, Galilée, 1990, pp.163-181.) à l'occasion de la parution du livre de Victor Farias : *Heidegger et le nazisme*, dont le livre d'Emmanuel Faye, *Heidegger / l'introduction du nazisme dans la philosophie*, reprend la thèse en l'aggravant.

Plusieurs des textes de Gérard Granel évoqués ici seront bientôt consultables en ligne, après leur révision et correction.

I/ Un nazi à la place d'un grand philosophe ?

Dans le second de ces articles, Emmanuel Faye (qui a lancé une véritable machine de guerre contre la *pensée* de Heidegger à travers son livre : *Heidegger/l'introduction du nazisme dans la philosophie*) s'indigne de ce qu'il se trouve sous le coup d'une « accusation très grave de calomnie » de la part du (seul) défenseur invité à s'exprimer en faveur de Heidegger, dans le premier article du 29 juin². « Accusation très grave de calomnie qui ne peut manquer de retomber, dit Emmanuel Faye, sur les critiques de Heidegger qui s'expriment dans les mêmes pages », c'est-à-dire, en l'occurrence, outre lui-même : Michel Gourinat.

Or au regard des faits précis, on peut constater que les allégations de ces deux enseignants dans *Le Point*, sont d'une grande légèreté **au regard de la Pensée**. Ce qui est très lourd de conséquences étant donné la gravité des faits reprochés : l'engagement et la responsabilité **de la pensée même, de la pensée profonde de Heidegger dans l'idéologie la plus criminelle qui soit**.

Ainsi prenons pour commencer le cas de Michel Gourinat. Celui-ci, par une distorsion époustouflante, **conclut à la répudiation de toute la philosophie de la part de Heidegger, au profit d'une idéologie, l'hitlérisme**, en prenant appui sur la façon dont Heidegger « s'est présenté lui-même aux Français qui étaient venus le rencontrer à Cerisy, en 1955 ». (Cf. encart du *Point* du 29 juin p.88). Pour vérifier les faits, on peut avoir le récit complet de cette rencontre, en se reportant à l'ouvrage de Dominique Janicaud : *Heidegger en France*.³

Le dimanche 31 août 1955 Heidegger prononce donc, lors de la conférence de Cerisy, la fameuse phrase si souvent reprise par les commentateurs : « Il n'y a pas de philosophie heideggérienne et s'il y en a une, elle ne m'intéresse pas ». Gabriel Marcel qui ouvre la séance du 1^{er} septembre, raconte Dominique Janicaud, s'étonne d'abord d'avoir entendu cette déclaration de la bouche de Heidegger. Celui-ci répondra que cette « affirmation est plutôt un signe d'humilité devant la question même de la philosophie comme métaphysique » sa propre pensée consistant en un « *dépassement* » de la métaphysique. Heidegger dit ailleurs « *dé-*

² François Fédier, « Une inacceptable calomnie » : *Le Point* du 6 juillet 2006. Depuis lors, F. Fédier ainsi que dix autres philosophes, ont publié une réplique : *Heidegger à plus forte raison* (Fayard janvier 2007) qui démonte implacablement les délires d'interprétation de Faye, concernant le soi-disant nazisme de la pensée de Heidegger.

³ Dominique Janicaud : *Heidegger en France*, Albin Michel 2001, p.150 à 155.

construction », ⁴ terme qui sera repris, bien que différemment, par Jacques Derrida, **sans qu'il soit pour autant question un seul instant de répudier la métaphysique, sans autre forme de procès, pour faire passer une idéologie à la place.**

Tout philosophe ayant lu avec un peu d'attention Heidegger, sait que le « dépassement » de la métaphysique se fait dans le plus grand respect de tous les grands philosophes de la Tradition, et par le passage obligé des grands textes de la philosophie. Même si en effet, Heidegger considère que « la *pensée* à venir n'est plus de la philosophie », comme le note (en en détournant le sens hélas) Michel Gourinat, lequel - grâce au livre d'Emmanuel Faye peut-être - aurait percé le secret de ce qu'Heidegger appelait « pensée ». Le sens de ce terme lui apparaît « de façon irrécusable » (toujours dans l'encart du *Point*) : **Pensée = Hitlérisme... !**

Hannah Arendt, rendant hommage à son ancien professeur pour son 80^e anniversaire, a une tout autre idée de la « pensée » selon Heidegger, qui répond par avance et avec une extraordinaire précision aux coups portés contre lui de nos jours, et qu'il vaut la peine de méditer car elle est étonnamment d'actualité. Ainsi évoque-t-elle, la formidable réputation qui attirait tant d'étudiants aux cours de Heidegger dans les années 20, avant même la publication de son ouvrage majeur, *Être et Temps* :

« La rumeur atteignait alors ceux qui étaient au fait, plus ou moins expressément, de la rupture consommée avec la tradition, comme des « sombres temps » qui avaient commencé à poindre : ceux qui par conséquent tenaient l'érudition dans les choses de la philosophie pour un jeu oiseux et **qui n'étaient prêts à se plier à la discipline universitaire que parce qu'il y allait pour eux de « la chose pensée »** ou, comme dirait Heidegger aujourd'hui, de l'« affaire de la pensée ». La rumeur qui les attirait à Fribourg chez le privat-docent, et un peu plus tard à Marbourg, cette rumeur disait : il y a quelqu'un qui atteint effectivement les choses que Husserl a proclamées, qui sait qu'elles ne sont pas une question universitaire mais **le souci de l'être humain comme être pensant**, et cela, en vérité, non seulement depuis hier et aujourd'hui, mais depuis toujours ; et qui, précisément parce que pour lui le fil de la tradition est rompu, découvre à nouveau le passé. Il était décisif quant à la manière de procéder que, par

⁴ Martin Heidegger : *Contribution à la question de l'être*, in *Questions I*. Gallimard 1968, p.240. Voici la phrase d'où est tiré le mot « dé-construction » : « ...l'irréflexion a commencé déjà en 1927, avec la mécompréhension superficielle de la *Destruktion* exposée dans *Sein und Zeit*, (*Être et Temps*), **qui ne connaît pas d'autre désir, en tant que Dé-construction de représentations devenues banales et vides, que de regagner les épreuves de l'être qui sont à l'origine celles de la métaphysique.** » (C'est moi qui souligne).

exemple, on ne parlât pas *sur* Platon et qu'on n'exposât pas sa doctrine des Idées, mais qu'un dialogue fût poursuivi et soutenu pas à pas durant un semestre entier, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus une doctrine bimillénaire, mais seulement une problématique hautement présente. Voilà qui, aujourd'hui, vous paraît sans doute tout à fait familier, tant il est d'usage à présent de procéder de cette façon, toujours est-il qu'avant Heidegger nul ne l'avait fait. La rumeur le disait tout simplement : **la pensée est redevenue vivante**, les trésors du passé que l'on croyait défunts redeviennent parlants, et voilà qu'ils proposent tout autre chose que ce que l'on avait faussement présumé. Un maître est là – **il est peut-être possible d'apprendre à penser.** »⁵

Or avec une mauvaise foi hallucinante, ou une totale méconnaissance de Heidegger, **Michel Gourinat déduit de cette façon de penser**, selon le sous-titre de l'encart du *Point*: « En truquant le sens des mots le militant avance masqué ». Car selon lui : « le rejet des principes et des idées est une façon plus détaillée de proclamer **le refus de la philosophie au profit de l'hitlérisme, que Heidegger tenait toujours pour 'la pensée de l'avenir'...** ».

L'essentiel de ce propos est tellement caricatural, qu'on se demande comment on peut le trouver dans les colonnes du *Point*. Ainsi, si la pensée de Heidegger se démarque de la métaphysique, ce serait pour se réclamer de l'idéologie nazie ! Et ce d'autant plus que, d'après Gourinat, Heidegger, « tout en proclamant qu'il n'était plus question de philosophie s'était bien gardé de préciser ce qu'il entendait par "pensée" ».

On ne peut pas affirmer des choses pareilles à la légère. Heidegger ne s'est en aucune façon « bien gardé de préciser ce qu'il entendait par pensée ». Il suffit pour le vérifier de rentrer dans une librairie et de demander : *Qu'appelle-t-on penser ?*, ouvrage de Martin Heidegger publié en 1954, soit un an avant la conférence de Cerisy à laquelle se réfère Gourinat. Dans cet ouvrage, on peut trouver entre autres « précisions » sur la pensée : « les réflexions qui suivent concernent d'une façon générale le chemin qui mène à la tradition de la pensée. Le meilleur et au fond le seul moyen d'obtenir un renseignement sur ce chemin, c'est de le faire. Mais il faut presque une vie entière. »⁶

Or Michel Gourinat, lui, a tout compris d'emblée de Heidegger, il aurait trouvé en 33 dans « l'hitlérisme la pensée de l'avenir » ... !

⁵ *Hommage de Hannah Arendt à Martin Heidegger pour le 26 septembre 1969*, que l'on peut lire dans la lettre 116 de leur *Correspondance : Lettres et autres documents*, Gallimard 2001, p.179. (les passages soulignés le sont par moi)

⁶ Martin Heidegger : *Qu'appelle-t-on penser ?* (Traduction et préface de Gérard Granel) Presses Universitaires de France Paris 1959 p.116

Il est certain qu'un enseignant comme lui peut se faire du souci qu'Heidegger soit inscrit au programme, pour la première fois dans l'histoire de l'agrégation (il était temps !), s'il ne connaît pas les ouvrages où Heidegger s'exprime sur ce qu'est la pensée. Pour information, rappelons aussi *L'affaire de la pensée*⁷ ouvrage grâce auquel n'importe qui prêt à faire un effort (le livre est court) pourra constater qu'il faudrait être « tordu » pour voir dans cette « pensée » le produit d'un « nazi militant » et qui plus est « parvenu à faire croire qu'un “nazi militant” puisse être un grand philosophe », ainsi s'exprime Gourinat, toujours dans l'encart du *Point*.

Cela supposerait que des penseurs de l'envergure d'Emmanuel Levinas se seraient laissés abuser en suivant les cours de Heidegger : « J'ai su aussitôt, dit celui-ci, que c'est l'un des plus grands philosophes de l'histoire. Comme Platon, comme Kant, comme Hegel, comme Bergson. »⁸...

II/ L'illusion de la révolution

« L'être profond de l'Allemagne » n'a jamais signifié pour Nietzsche ni pour Heidegger une simple réalité, pas même celle de la plus haute culture allemande, mais bien une possibilité dont la réalité allemande est relativement – était, plutôt, relativement (et “mystérieusement”) davantage porteuse que toute autre nation réelle de l'Europe. Il s'agit de la possibilité de redonner vie à la source grecque, et ce dans un bouleversement total de la réalité culturelle et politique de l'occident moderne bourgeois.

Gérard Granel : *De l'Université*, Mauvezin, T. E. R., 1982 p.44

Concernant Emmanuel Faye, et sans rentrer dans un débat sur l'indignation, feinte ou réelle, (qui lui a donné en tout cas l'occasion d'occuper à nouveau une pleine page du *Point*, une semaine à peine après l'article qui lui était consacré) je voudrais revenir sur ses affirmations à l'encontre de Gérard Granel.

⁷ Martin Heidegger : *L'affaire de la pensée*, Editions T. E. R., 1990

⁸ Cité par Dominique Janicaud, *Heidegger en France*, ouvrage cité : pp.31-32

Pour avoir suivi les cours de Granel pendant plusieurs années et avoir lu ce qu'il écrivait, je considère que, là aussi, les allégations le concernant dans le dossier du *Point* sont avancées à la légère.

Ce philosophe se voit mis en cause par Emmanuel Faye en tant qu'il est « troublant, dit celui-ci, que des universitaires, comme Gérard Granel, ont fait l'apologie du *Discours de Rectorat* de Heidegger, comme s'il s'agissait d'un texte philosophique, sans voir qu'il est construit autour de la promotion du « *nouveau droit des étudiants* », qui n'est rien d'autre qu'une législation antisémite. » (*Le Point* du 29 juin 2006, p 88).

Granel aurait donc commis cette « bourde » en quelque sorte : avoir pris pour de la philosophie ce qui n'en était pas. Et avoir par conséquent - autre énorme « bourde » - fait l'apologie d'un discours antisémite sans le voir !

Remettons tout d'abord les choses à leur place : Emmanuel Faye est un universitaire qui jusqu'à présent n'a fait ses preuves, si on peut appeler ça ainsi, disons plutôt qu'il n'a réussi à faire parler de lui qu'en reprenant le travail et les recherches accumulées depuis l'après-guerre par son père, Jean-pierre Faye, qui a publié plusieurs ouvrages sur le sujet et dont néanmoins le dossier de Roger-Pol Droit dans *Le Point*, ne fait mention nulle part...

Gérard Granel, de la même génération que Faye père, est un philosophe reconnu par ses pairs que l'on ne peut pas évoquer comme un quelconque « universitaire » (cf. le livre d'hommage publié à sa mort aux éditions Belin : *Granel / l'éclat, le combat, l'ouvert*, auquel ont participé, entre autres : Michel Deguy, Jacques Derrida, Jean-Toussaint Desanti, Philippe Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Nancy ...).

Mais par-dessus tout Granel est un philosophe, parce qu'il **a produit une pensée**. Il a comme Heidegger traversé les grands textes de la tradition, pour dégager leur impensé : *Traditionis traditio* indique, précisément, le titre de l'un de ses livres ⁹.

Or il a été aussi, et c'est ce qui nous intéresse ici, un « révolutionnaire » («... qui veut la Tradition en même temps que la Révolution », dit à son propos Jacques Derrida ¹⁰). Et ce, notamment, en **prenant très au sérieux le *Discours de Rectorat***, qui fut prononcé par Heidegger lors de sa prise en charge du rectorat de l'université de Fribourg, le 27 mai 1933 (rappelons que face à l'évolution de la situation et du comportement d'Hitler, Heidegger démissionna de cette fonction dix mois plus tard). Discours que Granel a non seulement traduit, mais qu'il a publié dans ses propres éditions, sous le titre : *L'auto-affirmation de*

⁹ Gérard Granel : *Traditionis traditio*, Gallimard, 1972.

¹⁰ Jacques Derrida : « Corona vitae ». Texte publié dans le livre d'hommage : *Granel, l'éclat, le combat, l'ouvert*. Editions Belin.(ouvrage cité) p.140

l'université allemande (T E R, Mauvezin, 1982) accompagné d'une autre publication, *Pourquoi avoir publié cela ?*¹¹ où il développe son point de vue sur l'épisode d'engagement politique de Heidegger et ses implications concernant sa pensée.

Autant dire que Granel a de quoi « troubler » effectivement Emmanuel Faye, mais non pas parce qu'il serait capable de confondre philosophie et manuel de propagande.

Car si Faye fils, qui tente aujourd'hui de se faire une renommée en se faisant spécialiste du prétendu « nazisme de la *pensée* de Heidegger », se donne la peine de lire vraiment le philosophe Gérard Granel, il lira, comme chacun peut le faire, que Granel **sait très bien** qu'Heidegger a commis une **monumentale bévue** : « un phénomène de *mirement* » dit-il.¹²

En acceptant, au printemps 1933, d'être recteur de son université, Heidegger a « cru » (d'une croyance aveuglée) au mouvement national-socialiste, *en tant qu'il le croyait capable de sortir l'Allemagne de sa détresse*. Et ce, précisément, en tant qu'il croyait qu'on pouvait « capter le mouvement » (« Dix mois seulement, précise Granel, et l'illusion du captage révèle sa réalité : être soi-même capté ou être éliminé ») et « passer avec lui des compromis ».

« Logique des concessions que nous connaissons bien - n'est-ce pas camarades ? » (rappelle Granel, faisant allusion à tous les compromis tolérés, pendant si longtemps, par les intellectuels envers les dictatures Rouges). Et qui est aussi, précise-t-il, « **une logique de lutte.** »¹³

¹¹ Gérard Granel : « Pourquoi avoir publié cela ? », in *De l'Université*. Editions T. E. R. 1982. Le *Discours de Rectorat* a été traduit et publié par Granel aux Editions T.E.R (Mauvezin 1982) sous le titre « *L'Auto-affirmation de l'Université Allemande.* »

¹² Gérard Granel, *De l'Université*. Editions T. E. R p.105.

« Faire pièce au nazisme, ajoute plus loin Granel (p.106) qui en vérité n'est plus au printemps de 1933, un « courant naissant » mais un fleuve qui déferle sur l'Université allemande comme sur tout autre partie de la réalité sociale, c'est évidemment **une énorme illusion**. Elle ne témoigne cependant de rien d'autre que de l'impossibilité de se figurer, dans l'horizon de l'ancien monde, que la matière brute nazie – que l'on croit justement pour cela « captable » - puisse déployer des possibilités propres et engendrer des formes inconnues avec une force irrésistible. Même la grande bourgeoisie allemande n'a pas vu venir cette puissance innommable qui marchait contre elle comme contre tout le reste, et elle a longtemps cru elle aussi qu'il s'agissait en somme de la « capter » – sans avoir jamais compris où et quand, ni comment, elle s'en est un beau jour retrouvée captive. Incompréhension universelle, dont Simone Weil décrivait déjà vers 1936 la façon dont elle affectait aussi bien les prétendues explications marxistes des formes fascistes et nazis, italiennes et allemandes, d'**un phénomène fondamentalement impensé.** » *De l'Université* . p. 106. (C'est moi qui souligne.)

¹³ Gérard Granel, *De l'Université*, Mauvezin, T E R 1982 p.107

Or la « lutte », pour Heidegger, ne concernait pas seulement le fait de croire en *une révolution salvatrice par rapport au marasme économique de l'Allemagne de l'époque*. Mais il s'agissait, au-delà, d'une salvation bien plus grande, car il ne s'agissait, pour lui, de rien de moins, par le biais de ce « mouvement », que de **sauver l'essence de l'Occident ...** (C'est à dire *nous tous* aujourd'hui sur cette planète qui sommes issus de cette essence, et en subissons les plus extrêmes conséquences, en étant exposés aux plus terribles dangers¹⁴).

Là est sûrement l'aspect, bien qu'il soit en même temps l'un des plus aberrants - aberrant par le fait qu'Heidegger ait envisagé **de passer à l'acte : d'enclencher une révolution sur la nécessité de penser, dans un tel contexte !** – qui mérite le plus d'être interrogé, concernant le phénomène de son engagement, et de son égarement.

Et c'est, précisément, l'un des intérêts de l'analyse qu'en fait Granel. Car le lien entre la détresse du peuple allemand, et la « reconduction des sciences à ce qui demeure inéclairci dans leurs fondements essentiels » - *sciences* ne signifiant pas ici seulement l'ensemble des sciences, mais d'abord le *savoir de ce que nous sommes* - était demeuré jusqu'aux analyses de Granel « à l'écart de toutes les relectures, interrogations et interprétations du *Discours de Rectorat* ». ¹⁵

C'est là sans doute ce qu'Emmanuel Faye interprète de sa part, en tant qu'une « apologie du *Discours de Rectorat*, comme s'il s'agissait d'un texte philosophique »...

Or dans cette volonté de **reconduire le Savoir à son origine**, que propose avec ferveur le *Discours*, et autour de quoi il est véritablement *construit*, c'est à dire la reconduction de l'Occident à sa source grecque - visant à mettre à nu, et surtout à **combattre, les impossibilités et les blocages de notre monde Moderne** dont *le marasme économique* de l'Allemagne des années 30 fut à la fois l'une des résultantes et le révélateur (comme le 11 septembre 2001 l'est pour nous aujourd'hui, bien que différemment, et comme le sont aussi, bien qu'encore plus différemment et sans qu'il soit question de mettre les choses au même niveau, les problèmes de réchauffement et d'épuisement de la planète) – de quoi s'agissait-il d'autre, si ce n'est d'une tâche philosophique, d'un travail de « pensée » ?

Outre le fait, en simplifiant et caricaturant à l'extrême, que le projet heideggérien de bouleverser la société tout entière, en bouleversant le Savoir et l'Université, avait plus à voir,

¹⁴ Nous tous sur cette planète, **y compris** : « ... les Esquimaux ou les Indiens des ménageries foraines, et les Tziganes qui vagabondent perpétuellement en Europe », **contrairement** à cette « géographie du spirituel » si naïvement découpée par Husserl dans la *Krisis*... Cf. Gérard Granel : *L'Europe de Husserl*, in *Ecrits logiques et politiques* éd Galilée p.48.

¹⁵ *Idem* p.103

en mai 33, avec une espèce de « mai 68 » bien pensé et avant l'heure, qu'avec une législation antisémite.¹⁵

Par cette injonction impérieuse : «Voulons-nous l'essence de l'université allemande, ou ne la voulons nous pas ? » à laquelle exhorte le *Discours*, et qui consiste à reconduire les sciences à leur fondement existentiel - ce qui est, souligne Granel, non pas le principal souci, mais **d'unique souci**, que ne cesse de marteler le *Discours de Rectorat* » (et non pas une législation antisémite!) - il s'agissait pour Heidegger **de pratiquer « une césure historique »**

¹⁵ On n'aura quelque chance d'espérer régler « l'affaire Heidegger » que lorsqu'on aura montré qu'il n'y a pas véritablement d'antisémitisme de la part de Heidegger, de la même façon que le livre qui vient de paraître, *Heidegger à plus forte raison* (ouvrage cité plus haut) montre qu'il n'y a pas de « nazisme » de sa pensée.

Ainsi, par exemple, pour ce qui nous concerne ici, Emmanuel Faye, qui a lu le *Discours de Rectorat* et qui sait très bien qu'il n'est pas un discours antisémite, utilise, comme il a l'habitude de le faire, *une distorsion* : il joue sur le fait que **les nazis ont republié ce discours, précédé d'un placard antisémite**. Que cela se soit fait à son insu, ou qu'Heidegger n'ait eu le choix que de laisser faire (on connaît les conséquences de la moindre opposition à un tel régime...) toujours est-il qu'Heidegger est rapidement entré en dissidence, à travers ses cours, par rapport au régime nazi, y compris par des attaques à peine voilées visant directement Hitler, en prenant d'énormes risques.

Il faudrait reprendre une à une les accusations d'antisémitisme portées contre Heidegger, en démêler les raisons (par exemple ceux qui les rapportent ont le plus souvent des raisons personnelles d'en vouloir à Heidegger) et mettre en face toutes **les raisons qui portent à croire qu'au contraire Heidegger n'était pas antisémite**. Non seulement les nombreux étudiants juifs qu'il a soutenus, mais surtout, bien sûr, sa relation avec Hannah Arendt qui n'était pas le genre de personne que l'on pouvait abuser (si elle était très jeune lorsqu'ils se sont connus, leur relation a duré bien au-delà des rapports d'une élève et de son professeur, et même bien au-delà de leur aventure amoureuse puisqu'ils se sont vus et ont communiqué jusqu'à la mort de celle-ci en 1975). Or **Hannah Arendt ne s'est pas privée de poser à Heidegger des questions sur ces sujets** (voir la lettre 45 de leur correspondance, p.71: ouvrage cité.)

Pour ce qui concerne le « mai 68 » de Heidegger, ce rapprochement me semble trouver sa justification dans le fait que, vouloir reconduire le *Savoir de ce que nous sommes* à sa source, qui suppose de reconduire le « politique » à ce qu'il était pour les Grecs : c'est à dire « être responsable de l'être en commun », cela s'oppose, entre en conflit par rapport à la politique en tant que « gestion », qui laisse s'accomplir la soumission de la société tout entière, et d'abord l'université, aux lois des impératifs économiques. (Celles d'un *accroissement infini* et donc infernal : qui finira par faire de la planète et de la condition humaine un enfer si nous n'y mettons pas un *terme*). Cet aspect des choses est ce qui fonde en partie « l'explosion » de mai 68 (sur l'un de ses versants - resté incompris des étudiants et des ouvriers eux-mêmes - l'autre versant étant le désir de renversement des institutions et le développement d'autres valeurs qui ont fini par s'institutionnaliser aussi, avec les conséquences que l'on sait...) mais cet aspect là de mai 68, sur son premier versant, ou son « possible », s'est éteint comme un feu de paille, recouvert par l'enrôlement de toute la substance sociale par la dictature des impératifs économiques. À quoi les politiques, de droite comme de gauche, n'ont rien changé depuis, *parce qu'ils ne peuvent rien changer*. Parce que cela ne relève pas de *leurs* décisions, ni de leur travail d'ailleurs, mais d'un long travail, un travail de Pensée. (Qui n'est pas un programme, ni un projet, mais une « endurance » : l'« *Endurance de la pensée* »). Et c'est encore ce phénomène, *fondamentalement impensé*, qui a explosé le « 11 septembre », sans que les vraies questions, non plus, ne soient posées, ou tout au moins pas de la bonne façon. (Ce à quoi je fais allusion ici est analysé par Gérard Granel : *Les années 30 sont devant nous* : analyse de la situation concrète . in *Études*, Ed. Galilée, 1995, pp 67-89).

de même envergure que celle du commencement Grec. Dont-il rappelle « qu'il a fallu aux Grecs **trois siècles**, pour simplement placer sur son terrain véritable et mettre sur une voie sûre, la question de ce que le savoir peut bien être ». Et dont il a pris soin de préciser, qu'il ne fallait pas s'imaginer que cela allait « se produire dans le cours du semestre actuel, ou du prochain »¹⁶...

« On reste stupéfait, commente Granel, de voir un tel projet proposé tout de go à l'un des grands responsables hitlériens...», en l'occurrence le ministre nazi de l'éducation, dont Heidegger dépendait en tant que recteur d'une université¹⁷. Or, « peut-être, à tout prendre, ajoute-t-il dans une sorte de boutade, était-il moins fou de proposer cette folie de la pensée à la folie nazie – **dès lors que celle-ci n'était vue que comme produit et symptôme de l'effondrement de la modernité et insoupçonnée quant à l'horreur de ses développements propres** – qu'il ne le serait de la proposer aujourd'hui aux gérants de la culture et de la politique...».

« Il est vrai, ajoute Granel, que ce que des “philosophes” aujourd'hui négocient avec des ministres, n'a plus le moindre souffle, et **n'atteint nullement les fondements de notre histoire.** »¹⁸

Granel écrivait cela, avec une pointe d'amertume certes, mais non pas dans un défaitisme stérile. Au contraire, à travers une espérance/ désespérance : une persévérance *malgré* la désespérance, envers une « politique » pensée elle-même comme **possibilité de ré-ouvrir la question d'un monde possible** - soit le projet même de Heidegger en 33 - contre « l'infinisisation galopante » de ce que Granel appelait, un « *immonde mondial* ». C'est-à-dire le développement infini et sans limites, la démesure : ce que les Grecs appelaient l'« hubris » (une faute dont, pour un Grec, on ne se relevait pas !...) qui sont pour nous aujourd'hui, excès et dérives de la « mondialisation » dont Granel n'a eu de cesse de faire

¹⁶ Martin Heidegger : *L'auto-affirmation de l'université allemande* (Discours de Rectorat) Ed. T E R p.39. (C'est moi qui souligne)

¹⁷ Heidegger est allé à Berlin en novembre 33 plaider devant le ministre de l'éducation sa « conception de la science et de la forme qu'on pourrait donner aux facultés » (c'est le titre de l'exposé). Le ministre, raconte Heidegger dans *Réponses et Questions* (p.34), « m'écoula avec attention, de sorte que j'eus l'espoir que mon exposé pourrait avoir son effet. Mais il ne se passa rien. » ...

On se demande ce qui aurait bien pu se passer! Comment un ministre nazi (avec ce que cela implique, que nous savons, nous, aujourd'hui, mais que ne pouvait pas savoir Heidegger en 33, surtout depuis sa province) comment le ministre en question aurait-il pu être en phase avec un tel projet ! On mesure l'immense naïveté de Heidegger : ce qu'il a lui-même appelé « La plus grande bêtise de ma vie ». Mais qui, encore une fois, n'avait rien de criminel de sa part.

¹⁸ Gérard Granel, : *De l'Université* (ouvrage cité) p.112. (C'est moi qui souligne)

paraître la logique tout au long de ses écrits et de son enseignement, en analysant, et en analysant *ensemble*, ce que Marx appelait la forme « Capital », et Heidegger « essence de la Technique » .

Soit la « globalisation », d'une certaine façon, mais bien avant que cela ne fasse partie des préoccupations de nos politiques et bien au-delà, ou en deçà, de leurs visées...

Pour Granel, comme ce fut le cas pour Heidegger, la question était certes, de faire paraître les blocages du monde Moderne (induits par les blocages du Savoir et de la Métaphysique) mais aussi de se préoccuper de la crise d'une époque déterminée : les années 30 pour Heidegger, le chômage et la désespérance qui conduisent à l'extrémisme pour Granel. Il nous mettait en garde contre l'extrémisme islamiste dès 1996, dans une émission sur France culture¹⁹. Et encore plus tôt, en novembre 1990, dans une conférence à New-York intitulée « Les années 30 sont devant nous », il prophétisait « d'inquiétants sursauts », annonçant étonnamment le « 11 septembre 2001 ». (Cf. *Etudes*, Ed. Galilée, p.67.)

De même écrivait-il, en 1988, dans la revue *Le Débat*, dans un texte rédigé en pleine polémique Farias/Heidegger, il y a donc vingt ans, mais qui s'applique implacablement à la polémique Faye/Heidegger aujourd'hui - là encore, en des propos prophétiques - **concernant la matière sociale vouée au chômage et la délinquance** : « existence coupable d'inexistence. L'innocence même et le danger même, puisque le pur possible sans stature (ni statut) est nécessairement aussi l'Instable historial comme tel. La matière instable et imprévisible, à ceci près que si *son* instant vient à passer, on peut être sûr qu'elle prendra feu, qu'elle explosera »... !).²⁰

Cependant malgré ces préoccupations sur l'époque, et l'extraordinaire justesse de ce que Granel voyait se profiler à l'horizon de notre monde, **il s'est bien gardé de se précipiter dans un quelconque « passage à l'acte »**, une implication militante, ou même une pensée engagée au sens strict. Et ce, d'autant plus que le tragique égarement de Heidegger l'en « prévenait ».

Un philosophe américain, Christopher Fynsk, a écrit un texte très intéressant, qu'Emmanuel Faye aurait tout intérêt à méditer, concernant la façon dont Granel « reprend », dans tous les sens du terme, le projet même de Heidegger :

¹⁹« Entretien avec Gérard Granel », France Culture, 8 février 1996, Emission « Du jour au lendemain » (Alain Vestin)

²⁰ Gérard Granel « *La guerre de sécession, ou : Tout ce que Farias ne vous a pas dit et que vous auriez préféré ne pas savoir.* », in la revue *Le Débat*, Gallimard, N°48 janvier-février 1988, p.157. Repris in *Ecrits logiques et politique*, pp.341-342. Ce texte fut écrit en pleine polémique Farias/Heidegger, il y a vingt ans, mais s'applique entièrement à la polémique Faye/Heidegger d'aujourd'hui.

« Parmi les très rares tentatives pour *penser* les engagements politiques de Heidegger dans les années trente, nous dit-il, celle de Gérard Granel, est certainement la plus imprévisible. Car, outre une puissante analyse des actes et des déclarations de Heidegger durant cette période, elle est au sens propre, une *répétition* critique du *Discours de Rectorat* ... Car **Granel prend tout à fait au sérieux la pensée politique de Heidegger**. Il propose réellement que nous relançons le projet de déconstruction politique que Heidegger entreprit de mettre en œuvre quand il chercha à détruire l'organisation technique de l'université et à **reconduire les sciences à leurs fondements existentiels**... Mais Granel prend Heidegger assez au sérieux pour affirmer en outre qu'aucune effectuation pratique n'est imaginable (prévisible en termes organisationnels) à l'intérieur des limites de la pensée politique moderne. Aucune institution en place, aucun système reconnu de concepts politiques et certainement aucune restructuration de l'université ne peuvent satisfaire au procès révolutionnaire que Granel souhaiterait provoquer. »²¹

La question est politique, « logique et politique » selon le titre de l'un de ses livres²², mais elle n'est d'aucun parti. Elle est la fin de la politique en ce sens là.

Fin de la politique, fin de la métaphysique : fin de la Modernité. Et devant nous tout l'avenir à inscrire, à « penser ». Et c'est un combat...

Faute duquel l'Occident tout entier, court le risque d'être englouti.²³

Et *c'est cela*, qui fût à la racine de l'engagement de Heidegger en 33.

C'est cela aussi que « nous préférerions peut-être, ne pas savoir ». À quoi nous préférerions ne pas avoir affaire, continuant à vaquer à nos petites comme à nos grandes affaires, à toutes sortes d'affaires - l'« affaire Heidegger », par exemple - mais esquivant « l'Affaire de la pensée ».

« Pourtant, *il y a* après Auschwitz une éthique possible d'après Heidegger, c'est à dire dans le sens où Gérard Granel nous a invités à penser cette postérité « *après Heidegger* ». » Ni

²¹ Christopher Fynsk, Le « De l'Université de Gérard Granel », in *Granel/ l'éclat, le combat, l'ouvert* (ouvrage cité) p.214.

²² Gérard Granel : *Ecrits logiques et politiques*, Editions Galilée, 1990.

²³ Car « ... personne non plus ne nous demandera "voulez-vous ou ne voulez-vous pas ?", si la force spirituelle de l'Occident flanche et que toutes ses jointures craquent, si le cadavre de la pseudo-culture s'effondre sur soi-même, emportant toutes les forces dans la confusion et les étouffant dans la folie ». Martin Heidegger : *L'auto-affirmation de l'Université allemande*, Editions T E R Mauvezin p.43.

(Pour comprendre l'état d'esprit de Heidegger lorsqu'il écrivait cela, en 33 donc, il est intéressant de se reporter à **la façon dont Stephan Zweig décrivait la déliquescence de l'époque** dans : *Le Monde d'hier / Souvenirs d'un européen* (ED. Belfond 1993) notamment pp. 385-386.)

cette indication ni cette justification ne trouvent cependant leur nécessité dans une quelconque « Affaire Heidegger » mais dans « l’Affaire de la Pensée », dont la « machine « moralo-culturelle, à peu près tous les vingt ans depuis 1946, tente en vain d’instruire le procès pour la liquider. »²⁴

Nicole Raymondis, *automne 2006*

²⁴ Fabien Grandjean : « Le combat éthique », in *Granel/ l’éclat, le combat, l’ouvert*. Ouvrage cité p.261